

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 11 novembre 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

LE SOCIALISME EN ANGLETERRE.

Les idées socialistes ont récemment pris en Angleterre une force qui a modifié la situation politique générale. L'arrivée à Westminster de quarante députés socialistes aux dernières élections générales; leur activité souvent bruyante et quelquefois inopportune, comme celle de M. Keir Hardie, encourageant les adversaires de l'administration anglaise aux Indes; l'alliance de "Labour party" avec l'opposition, par simple tactique d'hostilité aux idées d'autorité; le succès des socialistes aux élections partielles ont révélé un état d'esprit nouveau dans l'histoire politique de l'Angleterre.

Le mal n'a cependant pas encore atteint les classes rurales. Tout récemment encore, dans le Somerset, les paysans ont maltraité les orateurs socialistes, et à coups de tessons de bouteille et de pierres ont chassé les apôtres collectivistes. Et dans les villes elles-mêmes, les éléments conservateurs s'organisent pour faire face au danger que présente la diffusion des doctrines socialistes.

Le menace de grève sur tous les chemins de fer du Royaume-Uni, formulée par M. Richard Bell, député et secrétaire général d'un des syndicats d'employés, a fait sentir trop nettement les progrès et les dangers de l'idée socialiste pour que nombre d'Anglais ne s'en soient inquiétés. A Caxton-Hall, deux cents délégués de différentes associations antiesocialistes d'Angleterre ont décidé de créer un comité central chargé de diriger une vigoureuse campagne contre l'ennemi commun. On a demandé aux libéraux et aux conservateurs de faire trêve à leurs luttes intestines pour envisager le péril sans cesse grandissant.

La conférence de Caxton-Hall est une démarche décisive dans ce sens. On arrêtera ainsi la dilapidation des fonds municipaux par les conseils socialistes aux utopies ruineuses, comme on désirerait le corps électoral sur la valeur des promesses que lui font les candidats.

Le comité central antiesocialiste va publier des brochures qui seront répandues à profusion; il enverra dans les conférences capables, ayant étudié la physiologie socialiste et son développement documenté pour annihilier l'effet d'enthousiasme facile que les grands mots font sur les masses. Cette campagne n'est pas prématurée. Mieux vaut prévenir le mal que le guérir. Les Anglais savent assez observer ce qui se passe hors de leur pays pour jager le moment opportun d'entamer la lutte.

La presse anglaise a très courageusement posé le problème et intéressé le public, sans distinction d'opinion, à cette importante question.

Les efforts des partis conservateurs anglais pour enrayer les progrès du socialisme seront suivis avec infiniment d'intérêt dans tous les pays, ainsi bien par les adeptes de la nouvelle foi politique que par ses adversaires. L'issue de la lutte ne semble cependant guère douteuse. Les Anglais sont, en immense majorité, profondément conservateurs. Ils sont satisfaits et fiers des franchises qu'ils ont conquises et ne sont nullement disposés à se lancer dans de nouvelles aventures politiques.

La grandeur et la puissance de leur pays leur est de reste une preuve constante de l'efficacité de leur régime sous lequel ils vivent, et comme ils sont réfléchis et essentiellement pratiques, ils estiment que probable qu'ils s'en tiendront à un état de choses qui n'est pas parfait, tant s'en faut, mais qui leur assure assez de liberté et de privilèges pour contenter les plus difficiles d'entre eux.

Aux Etats Unis, la guerre déclarée au socialisme par les conservateurs anglais provoquera de la curiosité plutôt que de l'intérêt, car les nouvelles théories n'y ont rencontré que peu d'adhérents. D'ailleurs, le gouvernement populaire y permet l'introduction de toutes les réformes administratives jugées nécessaires par la majorité. Le peuple américain n'en demande pas davantage, et il a raison.

L'affaire Ulmo.

La valeur des documents secrets que l'enseigne Ulmo a dérobés à bord de la "Carabine", durant son passage sur le contre-torpilleur, et qu'il a copiés ou photographiés, est assurément grande. Mais heureusement on est certain que l'officier en question n'a pas fait de démarches auprès de puissances étrangères, en sorte que le mal que l'on était en droit de redouter, au premier abord, ne se produira pas.

D'après la lettre qu'il adressait de Toulon, le 14 septembre dernier, à M. Thomson, il proposait trois séries de documents différents, savoir: 1° Le livre des signaux usités en temps de guerre. 2° Des tables de correspondance secrète. 3° Des renseignements secrets sur les accès des ports (défenses sous-marines).

Les inconvenients de la divulgation du livre des signaux étaient aisément réparables du moment qu'on était avisé de cette divulgation. C'est ce qui a eu lieu. Des mesures ont été prises immédiatement pour assurer le nouveau secret des signaux et des correspondances.

Quant aux renseignements sur les accès des ports, c'est-à-dire sur l'emplacement des lignes de torpilles, leur divulgation aurait pu avoir des conséquences très graves, car on aurait pu, suivant la

nature des renseignements fournis, être contraint de modifier le dispositif des défenses sous-marines fixes, ce qui aurait demandé beaucoup de temps et beaucoup d'argent.

On a parlé, dans certains journaux, de l'offre faite par l'enseigne Ulmo de livrer des albums de silhouettes de navires et des données sur la mobilisation des torpilleurs et contre-torpilleurs. La lettre du 14 septembre ne mentionne pas d'offres de ce genre. Ces offres sont, d'ailleurs, bien improbables. Il n'y a pas de mobilisation dans la marine, au sens où l'armée emploie ce mot. Un navire est mobilisé dès qu'il est armé, c'est-à-dire dès qu'il a reçu à bord tout son matériel et tout son personnel, avec son charbon et ses vivres.

Cet armement se fait dans des ports de guerre, connus de tout le monde. On n'a rien à apprendre à qui ce soit à ce sujet. Et pour ce qui est du stationnement des torpilleurs et des contre-torpilleurs, c'est un renseignement qui n'a pas de secret. On le trouve dans une masse de documents publics.

Restent les albums de silhouettes de navires. Ce sont des dessins schématiques et sommaires donnant aussi exactement que possible l'aspect que prennent les navires quand ils se détachent sur l'horizon. Cela sert à reconnaître de loin les bâtiments en vue et de fixer, à la fois, leur nationalité et, pour ainsi parler, leur état civil. Mais de tels albums sont loin d'être secrets. Il existe maintes publications françaises ou étrangères, mises en vente partout. On les trouve ces silhouettes, il est difficile d'admettre qu'un officier ait pu supposer que le ministre attachait de l'importance au rachat d'un tel album.

Encore une fois, la valeur des documents dérobés est réelle, mais le bonheur veut qu'aucune divulgation n'en ait été faite à l'étranger. En tout cas, des mesures ont été prises déjà pour parer aux dangers qu'aurait pu faire courir l'acte infâme de l'enseigne Ulmo.

RESTITUTIONS ANONYMES.

Elle est amusante, l'histoire des vingt francs envoyés au préfet de la Seine, à titre de restitution anonyme à la Ville de Paris, "pour dégage antefois commis à des tuyaux d'arrosage". Le préfet a été hébété, parait-il, pour trouver la forme d'acceptation de pareille somme. L'Etat n'est pas embarrassé pour si peu, il a une rubrique spéciale au budget, et il encaisse sans hésiter au chapitre des "Restitutions anonymes." Il y en avait l'an dernier pour la somme globale de cent quarante-neuf francs soixante-cinq centimes, résumant trente-deux envois de valeur inégale, dont l'un atteignait pas la somme de un franc.

Voilà certes le chapitre le plus intéressant du budget. C'est du moins le plus moral, le plus flatteur pour la conscience publique, dont l'honnêteté arrive au chiffre de cent quarante-neuf francs soixante-cinq centimes en une seule année. Sans doute le Trésor a été fraudé pour une somme un peu supérieure par les contrebandiers, grands et petits, et par quelques agents plus empressés à remplir leur caisse que celle de l'Etat. C'est pourtant quelque chose, qu'il y ait des gens assez consciencieux pour rendre à l'Etat ce qu'ils lui ont pris d'indigne. Car enfin, qu'est-ce que l'Etat, sinon nous tous? Ce n'est personne, et c'est tout le monde. Et

peut-être rencontrer lui ne'y trouverait pas.

Un silence gêné tomba entre les trois personnes. M. de Mirevert ne pouvait révéler la personnalité de cette ambassadrice de France, si l'intérêt pénétrant qu'il avait fait se précipiter lui, palpitante.

Le notaire présentait quelque chose et, délicatement, s'efforçait de ne pas avoir l'air... Solange contenait avec peine son désappointement son anxieux désir de savoir.

Elle arrivait de la Louvette, où elle avait laissé Marco de Trani faisant sa cour à Bérange, sous les yeux indulgents de la marquise d'Alligné.

Ce n'était pas la première fois qu'elle venait ainsi trouver Mirevert depuis son départ de Rome. A chaque instant elle accourait voir cette maison où, maintenant, elle sentait flotter quelque chose de son fils, où il pouvait reparaitre d'un jour à l'autre.

La concierge, habituée à ses allées et venues, ne s'opposait plus à la seule visite qui, à toute heure, était agréée par le propriétaire.

Et, justement, comme elle allait M. de Mirevert dans l'appartement de rez-de-chaussée, elle venait de passer devant Solange la porte entrouverte, auprès de laquelle, l'oreille tendue, elle avait placé sa chaise, et simulait une sieste, au train dans

l'air, son chat sur les genoux. —Maitre Loupigne, dit enfin M. de Mirevert à Solange, est le notaire des demoiselles Cornet. —Ne mettez plus un piérier, corrigea celui-ci, avec un hochement de son crâne aux lueuses humides. Hélas! à l'heure qu'il est, mademoiselle Julia doit avoir rendu le dernier soupir.

—Vraiment? balbutia madame d'Herquancy. Mais alors, pour celle qui reste, l'enfant qu'elle élevaient toutes deux va devenir une plus lourde charge.

D'un regard vif, le notaire souriait le visage de cette dame charmante, qu'il ne connaissait pas, qu'on se gardait de lui nommer. Il la vit se troubler, rougir.

"Oh! oh!" se dit-il. —Pais il ajouta, "in petto". —En tout cas, elle est plus attirante que ce vieux regard, si féroce de ses probématiques richesses.

—Pardou, madame, dit-il. Ce sera pas une charge de plus pour mademoiselle Fanny, mais une charge de moins. Sa sœur, impotente, détraquée d'esprit, réclame des soins constants. Et il n'en est pas ainsi de brave petit Tiennot, d'après ce que m'écrit ma sœur et amie. Un vrai petit homme.

—Elle vous parle de lui dans ses lettres?... —La voix attendrie, le sourire tremblé, les prunelles implorantes, et radieuses, en dirent long

à ce notaire, qui, par profession comme par finesse de cœur, plongea à fond dans l'abîme des sentiments humains. —Je crois bien qu'elle m'en parle! Figurez-vous que ce vaillant gamin s'est mis dans la tête de gagner sa vie. Quand on le croyait occupé à bageonner dans le village, il travaillait à tourner la roue d'un cordier.

—La roue d'un cordier?... —Est-ce très dur? s'écria la comtesse d'Herquancy. —Tout son beau visage, tendu ardemment, ses yeux d'une lumière si tendre dilatés d'anxiété, proclamaient l'émotion maternelle. M. Loupigne ne s'y trompa pas.

Il affecta un air indifférent, et sans regarder celle à qui il parlait: —Vous vous intéressez à ce petit garçon, madame? —Perplexité, craignant d'en avoir trop dit, elle se tourna vers M. de Mirevert.

Le collectionneur, fier d'avoir trouvé aussi fin que lui dans ce petit notaire à la calvitie ridicule, semblait détaché de l'entretien. Il examinait ses ongles avec autant d'attention que s'ils eussent été sculptés dans un bois du XVIe, et ne voulait pas voir la mimique de Solange.

Sa physionomie avait l'air de dire: "Allons... Eh bien... Parfait... Déroulez-vous tous les deux." —Il se débrouillèrent.

Assemblée Générale de la Louisiane.

La session extraordinaire de l'Assemblée Générale de la Louisiane convoquée par le gouverneur Blanchard pour la discussion de certaines questions d'intérêt général s'est ouverte hier à Baton Rouge.

Le révérend père Solignac a dit une prière et lecture a été donnée des deux proclamations.

M. Tote, Moore, Dupré, Bailey et Dillon ont été nommés membres du comité chargé d'avertir le Sénat et le gouverneur que la Chambre était entrée en session.

Le comité ayant rempli sa mission le secrétaire Harris a apporté le message du gouverneur Blanchard que M. Landry, secrétaire de la Chambre, a lu immédiatement.

De nombreux hommes politiques de la Nouvelle-Orléans étaient à Baton Rouge pour l'ouverture de la session, entre autres l'avocat de ville S. L. Gilmore, M. John Fitzpatrick, percepteur de taxes, le commissaire des édifices publics Pujol, l'avocat A. McMurtre, de la commission du club de fer de centaine.

M. Lambremont, vice-président du sénat, estime que l'assemblée générale pourra discuter toutes les mesures projetées en quinze jours.

Chez le Gouverneur.

Le gouverneur Blanchard a déclaré qu'il n'avait préparé aucun projet de loi pour être soumis à l'assemblée générale, et qu'il laisserait ce soin aux membres de leur chambre.

Le gouverneur a reçu la plupart des sénateurs et des représentants qui sont allés lui présenter leurs respects.

M. Peter Gallagher, grand "trustee" de M. M. le général J. B. Levert, Geo. J. Glover et L. C. Enas.

Dans la soirée la foule a envahi le nouveau local des Chevaliers de Colomb, où sont installés de nombreux comptoirs tenus par des dames et de demoiselles.

Toutes les paroisses catholiques de la ville sont représentées, et les comptoirs sont admirablement décorés.

Il y a eu du monde jusqu'à une heure avancée et la recette a été de plusieurs milliers de dollars.

La branche locale des Chevaliers de Colomb sera avant longtemps l'une des plus prospères des Etats-Unis.

Au Couvent des Ursulines.

Les anciennes élèves et les élèves actuelles du couvent des Ursulines ont célébré dimanche l'anniversaire du couronnement de Notre Dame de Prompt Secours.

Il y a douze ans que la statue de Notre Dame de Prompt Secours qui orne la chapelle du couvent a été couronnée solennellement, et depuis lors l'anniversaire en est célébré par une réunion et un banquet.

Cette année l'archevêque Bien n'a pu y assister, et il a été remplacé par le révérend Laval, vicaire général, accompagné des révérends Lorente et Spillard. A neuf heures une messe a été dite par le révérend Solignac, qui a fait un sermon en français. Le chant du "Te Deum" a clos la cérémonie religieuse.

La réunion qui a suivi a été charmante. Après un dîner par Miles M. Basson, l'abbé de Prompt Secours, M. J. Behan, présidente de l'Association des anciennes élèves, a fait une très aimable allocution.

Un très joli morceau de musique a été joué sur des pianos et l'orgue par Miles A. Brou, M. Seeman, L. Cailloux, D. Frisero, J. Brou, A. de Gruy, S. Ferris, M. Bannouet, M. M. C. Claborn, vice-présidente Mile Kate Joy secrétaire aux minutes, Mme Marchal, secrétaire à la correspondance, et Mme. Chas. L. Seaman, trésorière.

Minore onoreli vivato.

Mahony City City, Pa., le 11 novembre.—Un mineur du nom de M. chael McOabe est enseveli vivant dans une galerie de la mine Diaper et l'on désespère de le sauver.

McOabe était à son travail lorsqu'une explosion fit effondrer le plafond de la galerie lui coupant toute communication avec l'extérieur.

Mort de Mme Daly.

New York, le 11 novembre.—Mme Mary Duff Daly, veuve du dramaturge Augustin Daly, est morte hier soir à New York.

La Fête des Chevaliers de Colomb.

La fête inaugurée dimanche par les membres de l'Ordre des Chevaliers de Colomb dans leur nouveau local de la rue Carondelet, fête dont le produit permettra à l'ordre de purger une hypothèque, a obtenu un grand succès.

Dans l'après-midi des membres de l'association locale au nombre de près d'un millier ont parcouru les principales rues de la ville précédés d'une musique et ont été acclamés par la foule.

En tête de la colonne marchait le grand marshal John P. Sullivan accompagné du juge O. Provosty de la cour suprême de la Louisiane, de

volontiers? —Laquelle?... Comment?... —Où?... Vous s'ennuieriez plutôt de Lélette ou de Zénette? ou de Dédette? ou de Nette? —Mais d'aucune, madame, d'aucune! Ah! Dieu m'en garde!

—Monsieur Loupigne, je ne sais ce que je vous dis. Mais j'ai voulu m'assurer que vous étiez un père, un bon père. Vous ne comprenez pas pourquoi?... Vous ne devinez pas?... —Combien elle était émue dans son trouble, sa gaucherie, ses questions puérides, adressées à ce modeste petit bourgeois, elle, qui lui même, tout expérimenté qu'il fût des grandes manières, présentait une figure du plus haut monde, rompue à toutes les diplomates de salon, de cour et de théâtre.

—Si, madame... Si... Je devine, fit-il doucement. —Maitre Loupigne, interrogea-t-elle, soulevée hors d'elle-même jusqu'à l'oubli de toutes restrictions, c'est bien l'enfant de Pierre Bernal... Dites... dites-le moi!

—C'est donc le vôtre? murmura le notaire. —Oui... c'est le mien. —Il y eut un grand silence. M. de Mirevert regardait toujours ses ongles. Seulement il le regardait d'un peu plus près... de si près qu'on ne voyait pas ses yeux.

—Est-ce qu'il a une bonne

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

No 73 Commence le 20 Août 1907

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Daniel Lesueur

QUATRIEME PARTIE.

Le complice masqué.

VII

LES SCRUPULES DE M. LOUPEIGNE.

adopté si la loi ne le forçait d'attendre cinq ans. Elle le fera si la mort ne l'empêche. Et alors?... où seront vos droits?... —Vous ne voulez pas me donner leur adresse, maitre Loupigne?

—Non, monsieur. La figure cireuse du collectionneur s'injeta de sang. Il se mit à débiter, d'une voix saignée, un chapelet de jurons. La suffocation seule l'arrêta. M. Loupigne craignit de le voir frappé d'apoplexie.

Mais, à ce moment, une diversion survint. La porte, s'ouvrant, donna passage à une femme encore jeune, dont la grâce triste et la discrète élégance offraient une rare éducation.

—Solange?... Ah! vous arrivez bien l'aria M. de Mirevert, qui s'élança au devant d'elle. —Mme Grouille m'a dit que vous étiez ici, fit la comtesse d'Herquancy, d'une voix haletante d'émotion. Alors je me suis permis... j'ai osé...

Elle s'arrêta. Ses yeux défilés se fixèrent sur le crâne rose de M. Loupigne. Quel débâcle! En voyant ouvert l'appartement de mademoiselle Cornet elle s'y était élancée sans même entendre les explications de madame Grouille. Et maintenant, elle ne comprenait que trop, à l'air des choses, à la présence des deux hommes... Ce qu'elle

pensait rencontrer lui ne'y trouverait pas. Un silence gêné tomba entre les trois personnes. M. de Mirevert ne pouvait révéler la personnalité de cette ambassadrice de France, si l'intérêt pénétrant qu'il avait fait se précipiter lui, palpitante.

Le notaire présentait quelque chose et, délicatement, s'efforçait de ne pas avoir l'air... Solange contenait avec peine son désappointement son anxieux désir de savoir.

Elle arrivait de la Louvette, où elle avait laissé Marco de Trani faisant sa cour à Bérange, sous les yeux indulgents de la marquise d'Alligné.

Ce n'était pas la première fois qu'elle venait ainsi trouver Mirevert depuis son départ de Rome. A chaque instant elle accourait voir cette maison où, maintenant, elle sentait flotter quelque chose de son fils, où il pouvait reparaitre d'un jour à l'autre.

La concierge, habituée à ses allées et venues, ne s'opposait plus à la seule visite qui, à toute heure, était agréée par le propriétaire.

Et, justement, comme elle allait M. de Mirevert dans l'appartement de rez-de-chaussée, elle venait de passer devant Solange la porte entrouverte, auprès de laquelle, l'oreille tendue, elle avait placé sa chaise, et simulait une sieste, au train dans

l'air, son chat sur les genoux. —Maitre Loupigne, dit enfin M. de Mirevert à Solange, est le notaire des demoiselles Cornet. —Ne mettez plus un piérier, corrigea celui-ci, avec un hochement de son crâne aux lueuses humides. Hélas! à l'heure qu'il est, mademoiselle Julia doit avoir rendu le dernier soupir.

—Vraiment? balbutia madame d'Herquancy. Mais alors, pour celle qui reste, l'enfant qu'elle élevaient toutes deux va devenir une plus lourde charge.

D'un regard vif, le notaire souriait le visage de cette dame charmante, qu'il ne connaissait pas, qu'on se gardait de lui nommer. Il la vit se troubler, rougir.

"Oh! oh!" se dit-il. —Pais il ajouta, "in petto". —En tout cas, elle est plus attirante que ce vieux regard, si féroce de ses probématiques richesses.

—Pardou, madame, dit-il. Ce sera pas une charge de plus pour mademoiselle Fanny, mais une charge de moins. Sa sœur, impotente, détraquée d'esprit, réclame des soins constants. Et il n'en est pas ainsi de brave petit Tiennot, d'après ce que m'écrit ma sœur et amie. Un vrai petit homme.

—Elle vous parle de lui dans ses lettres?... —La voix attendrie, le sourire tremblé, les prunelles implorantes, et radieuses, en dirent long

à ce notaire, qui, par profession comme par finesse de cœur, plongea à fond dans l'abîme des sentiments humains. —Je crois bien qu'elle m'en parle! Figurez-vous que ce vaillant gamin s'est mis dans la tête de gagner sa vie. Quand on le croyait occupé à bageonner dans le village, il travaillait à tourner la roue d'un cordier.

—La roue d'un cordier?... —Est-ce très dur? s'écria la comtesse d'Herquancy. —Tout son beau visage, tendu ardemment, ses yeux d'une lumière si tendre dilatés d'anxiété, proclamaient l'émotion maternelle. M. Loupigne ne s'y trompa pas.

Il affecta un air indifférent, et sans regarder celle à qui il parlait: —Vous vous intéressez à ce petit garçon, madame? —Perplexité, craignant d'en avoir trop dit, elle se tourna vers M. de Mirevert.

Le collectionneur, fier d'avoir trouvé aussi fin que lui dans ce petit notaire à la calvitie ridicule, semblait détaché de l'entretien. Il examinait ses ongles avec autant d'attention que s'ils eussent été sculptés dans un bois du XVIe, et ne voulait pas voir la mimique de Solange.

Sa physionomie avait l'air de dire: "Allons... Eh bien... Parfait... Déroulez-vous tous les deux." —Il se débrouillèrent.

volontiers? —Laquelle?... Comment?... —Où?... Vous s'ennuieriez plutôt de Lélette ou de Zénette? ou de Dédette? ou de Nette? —Mais d'aucune, madame, d'aucune! Ah! Dieu m'en garde!

—Monsieur Loupigne, je ne sais ce que je vous dis. Mais j'ai voulu m'assurer que vous étiez un père, un bon père. Vous ne comprenez pas pourquoi?... Vous ne devinez pas?... —Combien elle était émue dans son trouble, sa gaucherie, ses questions puérides, adressées à ce modeste petit bourgeois, elle, qui lui même, tout expérimenté qu'il fût des grandes manières, présentait une figure du plus haut monde, rompue à toutes les diplomates de salon, de cour et de théâtre.

—Si, madame... Si... Je devine, fit-il doucement. —Maitre Loupigne, interrogea-t-elle, soulevée hors d'elle-même jusqu'à l'oubli de toutes restrictions, c'est bien l'enfant de Pierre Bernal... Dites... dites-le moi!

—C'est donc le vôtre? murmura le notaire. —Oui... c'est le mien. —Il y eut un grand silence. M. de Mirevert regardait toujours ses ongles. Seulement il le regardait d'un peu plus près... de si près qu'on ne voyait pas ses yeux.

—Est-ce qu'il a une bonne

volontiers? —Laquelle?... Comment?... —Où?... Vous s'ennuieriez plutôt de Lélette ou de Zénette? ou de Dédette? ou de Nette? —Mais d'aucune, madame, d'aucune! Ah! Dieu m'en garde!

—Monsieur Loupigne, je ne sais ce que je vous dis. Mais j'ai voulu m'assurer que vous étiez un père, un bon père. Vous ne comprenez pas pourquoi?... Vous ne devinez pas?... —Combien elle était émue dans son trouble, sa gaucherie, ses questions puérides, adressées à ce modeste petit bourgeois, elle, qui lui même, tout expérimenté qu'il fût des grandes manières, présentait une figure du plus haut monde, rompue à toutes les diplomates de salon, de cour et de théâtre.

—Si, madame... Si... Je devine, fit-il doucement. —Maitre Loupigne, interrogea-t-elle, soulevée hors d'elle-même jusqu'à l'oubli de toutes restrictions, c'est bien l'enfant de Pierre Bernal... Dites... dites-le moi!